

L'hypothèse de la violence. Dax. 10/05/19

Nous partons d'une leçon, la dernière du séminaire XX à laquelle a été donné le titre « Le rat dans le labyrinthe ».

De quoi est-il question?

De beaucoup de choses. On n'aura pas le temps de tout voir mais, si vous avez lu le texte, on verra si on peut répondre à quelques questions.

Partons d'un point, celui d'ailleurs que Lacan désigne comme le point principal de cette leçon: le savoir. Comme il le fait souvent, il va s'appuyer sur un autre discours pour distinguer la spécificité de la psychanalyse sur ce point.

Cet autre discours c'est celui de la science. Nous resterons donc en partie dans les discours puisque c'est du système capitaliste, qui va contre les discours, dont nous avons parlé dans les deux dernières séquences.

On va donc partir de là, parler du savoir et de la science, et on essaiera de voir si ça peut apporter quelques éclairages sur cette question de la parole et de la violence, ou tout au moins une perspective de travail.

L'hypothèse que je vous proposerai au terme de mon intervention et qui pourra faire discussion, c'est: le réel de la violence implique un savoir faire. Je ne la déplierai que très peu, c'est un work in progress.

Le savoir

Vous savez qu'il y a quatre discours et, si on y regarde d'un peu près sur la question du savoir dans ces discours, on s'aperçoit que, d'une part pour la psychanalyse le savoir n'a rien à voir avec ce qu'en disent les autres discours, mais d'autre part, aussi et surtout, n'a rien à voir avec ce qu'ils en font.

Le savoir est une énigme

Pour la psychanalyse, c'est le savoir comme énigme qui l'intéresse, d'où cet oxymore de Lacan: Le savoir est une énigme. Je ne sais pas que quiconque d'autre dise la même chose. C'est donc une spécificité de la psychanalyse et qui a des conséquences.

Le sens commun c'est que, s'il y a savoir, il n'y a justement pas énigme. C'est le principe du savoir que d'avoir levé l'énigme.

Pour la psychanalyse, le savoir c'est ce qu'on ne sait pas, parce que ce que Lacan appelle savoir c'est l'inconscient. L'inconscient c'est du savoir, sans sujet. C'est une différence radicale avec les autres discours.

Il y a un point commun toutefois entre l'approche de la psychanalyse et celle des autres discours, ce sont les signifiants.

Le savoir est un ensemble d'éléments signifiants, quels que soient les discours.

Des signifiants, on peut faire de la connaissance. Je peux avoir des connaissances en géographie, ou en histoire, parce que je vais combiner des signifiants pour faire du sens sur ces questions. C'est une combinaison qui n'aura pas d'effet sur moi en tant qu'être, mais elle pourra en avoir sur moi en tant qu'individu si par exemple je veux devenir professeur d'histoire-géographie. La caractéristique d'un tel savoir, c'est que je maîtrise, tant bien que mal, la combinaison des signifiants pour faire du sens. C'est le paradigme du discours universitaire par exemple.

Côté psychanalyse, pour ce qui concerne le savoir inconscient, les signifiants se combinent également mais à mon insu. Je n'en ai pas la maîtrise, et je ne sais pas dire de quoi il parle, c'est plutôt lui qui parle. Ça parle. Donc les signifiants se combinent à mon insu et, en plus, selon une connexion qui ne sera pas neutre, qui ne sera pas sans effet sur mon être, différent de tous les autres.

P. Michon a cette formule qui dit très bien cette différence entre les savoirs, celui qu'on sait, et celui qui nous sait: « Tous les grands textes que je lis me font cet effet. J'ai l'impression que leur auteur en maîtrise totalement la formulation mais ne maîtrise pas le savoir qui serait au cœur de cette formulation¹. »

¹ P. Michon, *Le roi vient quand il veut*, Albin Michel, 2007, p. 106.

Donc le savoir pour la psychanalyse: insu, pas neutre, pas sans effet.

Je parle ici du savoir qu'on appelle l'inconscient langage. L'inconscient langage, c'est l'inconscient des signifiants qui s'articulent, qui forment des combinaisons comme des formules chiffrées. On parle alors de chiffage. Et s'il y a chiffage, déchiffrer devient envisageable.

Mais tous les signifiants ne s'articulent pas. On les nomme alors des lettres, précisément pour dire qu'il n'y a pas articulation. Une lettre en soi n'a pas de sens, ne signifie rien. Avec les lettres de l'inconscient, il n'y a pas chiffage et donc pas non plus déchiffage. Les lettres ne s'articulent pas mais s'accrochent. C'est ce qu'on appelle l'inconscient réel parce que, par définition, le réel est indéchiffrable.

Pour dire l'articulation des signifiants, on parle aussi de lalangue. Lacan parle de l'inconscient comme d'« un savoir faire avec lalangue² ».

Quand on dit de quelqu'un qu'il a un savoir faire, c'est différent de dire qu'il a une connaissance. Par exemple une personne dont on dit qu'elle a la main verte, elle n'a pas forcément un diplôme d'horticulture, elle a un savoir faire, elle sait combiner la terre, l'exposition de la plante, l'arrosage etc. Il peut y avoir du savoir-faire sans pour autant que celui qui sait faire n'ait une idée de ce qu'il fait, un savoir de ce qu'il fait. Le savoir faire a un effet.

Idem pour l'inconscient, c'est un savoir et un savoir faire, c'est à dire qu'il agit. Quand on dit qu'il y a de l'inconscient, ça a des conséquences. L'inconscient, ça n'est pas juste un élément de décor, ça nous habite.

C'est d'ailleurs pour cette raison que ça nous intéresse par rapport à notre sujet de l'année.

Ça nous intéresse parce que si les signifiants s'articulent pour former l'inconscient, le savoir insu, ce savoir à son tour s'articule dans les dits de la parole.

La conséquence est simple et logique et pourtant, bien souvent, on ne veut pas le savoir.

On ne veut pas le savoir, qu'on peut entendre comme on ne veut pas de l'inconscient, c'est manifeste dans la société. L'inconscient reste une violence à l'heure actuelle. et c'est une violence qui est faite au sujet. Vous savez que Freud a dit que c'était le troisième démenti infligé à l'humanité. Infligé donc. C'est une violence faite au sujet, lequel peut à son tour se montrer violent, du fait de ce qui, de son inconscient, parle. On le voit par exemple dans des groupes où quelqu'un va pouvoir s'emporter, soit après avoir dit quelque chose, soit après qu'on lui ait dit quelque chose qui, dans les deux cas, révèle son inconscient et par conséquent sa jouissance, révèle l'obscénité.

On ne veut pas le savoir qu'ont peut aussi entendre comme ne pas vouloir prendre en compte la conséquence de la castration, la conséquence que ce savoir on ne le maîtrise pas: On ne peut qu'élucubrer. C'est cette formule que vous avez dû lire dans la leçon d'aujourd'hui: « Le langage est une élucubration de savoir sur lalangue³. »

Il y a deux raisons à cela.

D'abord le réel. Il y a de l'indéchiffrable donc pas de dévoilement total de l'inconscient.

Quant au déchiffrable, il l'est, mais sans fin, sans conclusion, sans dernier mot. C'est assez logique quand on sait que l'inconscient est toujours actif. Le savoir sans fin implique l'infini du déchiffage; c'est le côté laborieux du déchiffage, auquel s'ajoute l'incertain. Puisque la vérité ne peut être que mi-dîte, pas de certitude quand on parle.

Ce n'est pas avec la certitude que la psychanalyse répond.

C'est une expérience je crois de la cure. Avec le langage, dans une cure, on tente de savoir ce qu'il en est des affects mais ce travail laborieux est élucubration d'un savoir, d'un pseudo savoir pourrait-on plutôt dire, sur les affects et donc indirectement sur lalangue.

Alors, une fois qu'on a dit que le savoir est une énigme et qu'il agit, qu'est-ce qu'on en fait? Quelle peut-être l'éthique?

Le savoir et les discours

Le discours analytique est le seul à mettre le sujet en place d'agir; il est le seul qui s'adresse au sujet, il est le seul à mettre le savoir au travail.

² J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Editions du Seuil, Coll.Points, 1975, p. 175.

³ *Ibid.*

Dans le discours du maître, où il faut que ça tourne, rien à faire du savoir du sujet.
Dans le discours universitaire, on va faire des sujets sachants qui vont faire circuler des idées mais surtout pas de l'inconscient. C'est pour ça que, quand on écoute une belle conférence, on peut jouir. Mais une fois la jouissance repérée, ou passée, on s'ennuie.
Dans le discours de l'hystérique, le savoir est mis à l'épreuve pour révéler son impuissance, pour le rendre vain, pour le destituer.
Dans ces trois discours, le savoir est en quelque sorte capté par l'agent.
Pour le rendre immobile dans le discours du maître.
Pour le rendre mort dans le discours universitaire.
Pour le rendre nul dans le discours de l'hystérique.
C'est encore plus criant dans le système capitaliste, qui ne cesse de capter notre savoir pour mieux fonctionner.
Dans tous les cas, il y a violence, violence qui porte sur la parole qui est empêchée.
Dans le discours du maître, on ne vous demande pas de parler mais d'obtempérer, donc plutôt de la fermer.
Dans le discours universitaire, si vous l'ouvrez c'est pour dire ce qu'on sait déjà.
C'est un peu différent avec le discours hystérique qui fait parler mais pour ne rien faire de cette parole.
La parole a contrario dans le discours analytique n'est pas n'importe laquelle; n'importe laquelle, ce serait une parole qui n'importe pas. La parole dans le discours analytique n'est pas une parole de communication. Elle ne consiste pas à raconter mais à dire. On le voit bien dans la clinique: quand le sujet raconte il ne se passe rien parce qu'il ne parle pas. Le temps passe mais il ne se passe rien.

« Le langage sert à la communication⁴ ». Vous avez dû le lire, c'est dans la leçon. Mais il s'agit là du langage dans le discours commun. Tout comme pour le savoir, le langage pour la psychanalyse c'est très différent, d'autant plus que Lacan jette un autre pavé dans la marre puisqu'il dit: « Le langage n'existe pas ». D'où l'intention des transhumanistes de le faire exister. Les transhumanistes ne veulent pas du langage, ils veulent le langage.
Heureusement donc qu'il n'existe pas.

Le principe de la communication, pour qu'elle soit parfaite, c'est qu'il n'y ait pas d'incertitude. C'est donc qu'il y ait du Un. Ça ferme donc. Une fois que l'on a bien communiqué, il n'y a plus rien à dire, ça roule.
Bien communiquer, c'est faire en sorte que l'autre pense comme moi, qu'il devienne comme moi. La communication, c'est l'identique. Une parole visant à communiquer, ça peut donc être très violent puisque ça gomme la différence et ça bouche le manque. Ça déshumanise donc.
Communiquer, c'est compléter. Parler, c'est manquer. C'est l'expérience que je fais en ce moment: vous n'allez pas me comprendre totalement, mais je peux espérer que quelque chose va se mettre au travail pour vous du fait que je parle, et pour moi aussi d'ailleurs.
Le manque de la parole, c'est aussi l'expérience que connaissent celles et ceux qui font le choix d'une cure.

La parole dans l'analyse n'est donc pas communication, et le discours analytique est le seul qui met le parlêtre au travail pour, du savoir, en faire peut-être un peu de saveur. Ça peut donner du goût à la vie. Vous savez peut-être que savoir et saveur ont la même étymologie.

Et la science alors?

Il est question d'une expérience scientifique dans cette leçon. Qu'est-ce que nous pouvons en tirer?

La science est très proche de la psychanalyse de mon point de vue puisque dans les deux champs on s'intéresse à: comment ou pourquoi quelque chose fonctionne ou s'active.
Il y a par contre une différence majeure qui concerne là encore la parole: La psychanalyse passe par la parole sans intention pour arriver au savoir, elle s'intéresse à l'imprévisible; la science exclut la parole, elle calcule, elle veut du prévisible et fait des calculs de probabilités pour maîtriser le savoir.

⁴ *Ibid*, p. 174.

Il y a une autre opposition. A propos de la science, Lacan amène une idée très intéressante dans le séminaire ...ou pire. Il dit qu'avec la recherche scientifique « il n'est pas question de trouver, en tout cas rien qui dérange le public⁵. »

J'ai trouvé ça très juste. Je ne l'avais jamais pensé comme ça. Jamais vous n'entendez un scientifique vous dire qu'il va chercher quelque chose qui va nous déranger. Ils vont généralement même nous le dire le contraire: ils cherchent quelque chose qui va nous arranger. Quand la science dérange, ce qui arrive, ça n'est pas voulu, c'est par hasard.

La science cherche à ranger ce qui est dérangé, alors que la psychanalyse cherche à déranger ce qui est rangé. Ce qui est rangé c'est la structure. La structure du fantasme par exemple c'est un rangement, dans le sens d'une construction. Avec le fantasme, les sujets sont pris dans un système.

Quand je dis que la psychanalyse dérange, c'est pour dire qu'elle peut oeuvrer à faire en sorte qu'un sujet ne soit pas esclave de la structure. Un sujet peut changer de position par rapport au fantasme, tout comme il peut faire un quart de tour pour changer de discours, tout comme il peut fabriquer un sinthome qui fasse nouage borroméen et stabilise la structure.

Le problème des arrangements que la science prétend amener, certains nécessitent la fin de la parole pour arriver à la fin de l'humanité.

L'idée du transhumanisme n'est pas nouvelle; elle était déjà au centre des préoccupations de ce qu'on appelait dans les années cinquante la cybernétique, science à laquelle Lacan s'est intéressé pour montrer la démonstration qu'elle faisait, à son insu, de la structure du langage.

La cybernétique dans les années 50, c'est l'équivalent de l'IA aujourd'hui. C'est la même chose si ce n'est que l'appellation diffère. La cybernétique mettait déjà l'accent sur le fait que la civilisation n'avait pas tenu ses promesses et qu'il fallait donc envisager autre chose. A la civilisation dont on supprimerait le malaise, on substituerait les bienfaits d'un ordre mécanique qui obéirait à des lois rationnelles créant un monde indépendant de nous. Cela en passait par une seule langue, sans équivoque.

A l'époque de la cybernétique, le signifiant « humain » n'était pas manipulé de la même façon. On ne parlait pas de transhumanisme mais du risque de déshumanisation, ce qui est beaucoup plus exact. Le terme de transhumanisme peut tromper par ce qu'il peut laisser entendre de positif. Déshumanisation, ça dit très clairement ce que ça veut dire.

Après la cybernétique, Lacan a continué à s'intéresser à la science. Par exemple, avant l'expérience du rat dans le labyrinthe, il s'est penché sur les expériences avec les animaux organisées par Pavlov, pour y démontrer ce qu'il dit dans la leçon d'aujourd'hui: « le discours scientifique (...) méconnaît l'inconscient⁶ ».

Pavlov ne prend pas la mesure du fait que l'expérience qu'il imagine n'est pas sans lien avec son inconscient. Tout comme dans l'expérience du rat dans le labyrinthe.

A noter que cette expérience à l'époque est la même qui est faite aujourd'hui, non plus avec des rats mais avec l'IA. On utilise des labyrinthes de jeux informatiques pour étudier comment un logiciel peut apprendre à apprendre. Le but de cette démarche ? Livrer une intelligence artificielle à son propre sort dans un environnement partiellement inconnu.

Extrapolations

Cette leçon nous enseigne donc sur la violence dans les discours et singulièrement dans le domaine de la science — discours qui ne tiennent pas compte du savoir au sens de la psychanalyse —, et sur la place de la parole et de l'inconscient dans le discours analytique.

Je propose maintenant d'extrapoler un peu pour terminer cette année sur une question qui nous sorte de ce poncif: la violence c'est pas bien.

Faut-il toujours avoir peur de la violence? Faut-il toujours la condamner?

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou pire*, Editions du Seuil, 2011, p. 83.

⁶ J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Editions du Seuil, Coll.Points, 1975, p. 175.

La violence est sidérante parce que, entre autres, elle n'est pas nécessaire. Pas nécessaire et, pourtant, elle est associée à la vie. Elle est même consubstantielle à la parole. J'ai été frappé par cette idée dont on ne mesure peut-être pas les conséquences.
Dire que la violence est consubstantielle à la parole veut dire qu'on n'y échappe pas. Elle n'est pas nécessaire, il n'y a pas à l'alimenter, mais elle est là.

Parole et violence sont intimement liées, et la violence est en fait présente dans tous les discours, y compris je crois dans le discours analytique, dans ce qu'il dérange et quand on sait qu'il conduit à l'horreur de savoir. Il va y avoir un peu de baston dans une cure, tout au moins pour le sujet avec lui-même. Rien à voir avec une pratique de « confort ou de salon⁷ ».

Nous pouvons parler je crois de la violence comme d'un réel, ou de réel de la violence.
Faut-il, dès lors, vouloir la bannir? C'est impossible si on parle de réel de la violence.
Il faut donc d'une part en faire l'hypothèse, d'autre part savoir faire avec.

Lacan parle de l'hypothèse nécessaire dans la leçon d'aujourd'hui. Avant de démontrer une thèse, il faut en faire l'hypothèse. Faire une hypothèse, c'est dire ou imaginer: et si c'était comme ça. Pour étudier le comme ça, il faut faire l'hypothèse du comme ça.
C'est intéressant cette affaire d'hypothèse. Est-ce que nous nous autorisons à faire des hypothèses aujourd'hui? N'est-ce pas la raison pour laquelle la psychanalyse n'invente et ne démontre plus?

Donc faire l'hypothèse de la violence, et savoir faire avec.
Nous pouvons en discuter.

⁷ J. Lacan. Entretien au magazine *Panorama* en 1974, *La Cause Du Désir*, vol. 88, no. 3, 2014, pp. 165-173.